

devoir baiser ? Le consentement doit pouvoir se donner et se reprendre jusqu'au dénouement de l'acte. Pour une femme, oui, c'est autrement plus complexe. Et ce n'est pas qu'affaire de muscles. C'est affaire de société. C'est une hydre ! C'est une pieuvre ! C'est un tentacule empoisonné. Qui instille le mépris et la haine. Qui tue. L'estime de soi. L'innocence et la confiance. La vitalité. La vie, parfois.

Certains récits divulguent le viol perpétré par l'amoureux, le meilleur ami ou un proche de la famille. Un homme, l'auteur Samuel Larochelle, jette une lumière crue sur un incident personnel. Quelques autres se dévoilent. Enfin. Et leur parole apporte au recueil une plus-value, comme celle du Blanc qui, prenant la défense du Noir, est plus audible et plus crédible. Injuste, direz-vous. Hélas, il en va ainsi.

Une des voix fortes de ce recueil, celle de Jennifer Sidney, souligne une idée majeure : « Nous perdons trop de temps à essayer de comprendre pourquoi une femme [...] est restée dans une relation abusive, et n'en passons pas assez à nous demander pourquoi l'homme est si violent ». Le rappeur Koriass lui fait écho : il faut enseigner l'humanité aux garçons. Grenier se fait plus directe : ils sont responsables de leur pénis et ce dernier vient avec l'option « ne viole pas ».

Attention, la culture du viol n'est pas le viol. Elle est cette tactique sournoise qui l'inspire, le suggère, l'encourage. Un blogueur qui propose de légaliser le viol. Un coquetel baptisé GHB, la drogue du viol, dans un bar montréalais. La « congrégation des imbéciles » qui sous-entendent qu'elles l'ont cherché. La banalisation, voire l'érotisation des agressions sexuelles. La porno au bout des doigts qui façonne toujours un peu plus les relations intimes. La croyance que les pulsions des hommes sont incontrôlables, et que partant les agressions sexuelles sont une quasi-fatalité.

En complément de *Sous la ceinture*, lecture qu'on ne saurait trop recommander aux deux sexes, il y a la magistrale enquête de la journaliste Susan Brownmiller, intitulée *Le viol*. Question de profondeur de champ. Question d'identification claire de la vraie nature de la culture du viol et de son terreau fertile, le patriarcat.

Thérèse Lamartine

de politique que les catastrophes surviennent...

La thèse la plus controversée exprimée par Onfray dans ce livre est celle où il soutient que les attentats commis par des terroristes musulmans en Occident sont en quelque sorte la résultante de la présence invasive de l'Occident en pays musulmans. Il met donc dos à dos les terroristes et les leaders des pays occidentaux, États-Unis comme France, selon lui coupables de la mort de « millions de musulmans ». Ce qui, bien sûr, n'est

pas toujours bien reçu, surtout quand l'auteur commente à chaud un événement sanglant commis par des terroristes. « Les combattants de l'État islamique font avec leurs outils primitifs ce que les Américains ont effectué à une bien plus grande échelle avec leur technologie de pointe. »

Un léger bémol à l'ouvrage : comme l'auteur est une figure perçue négativement par des médias français, on a souvent l'impression qu'il prend autant de temps à se justifier face à ses nombreux pourfendeurs qu'à expliquer doctement sa pensée. Il devrait selon moi concentrer ses contre-attaques dans les médias seulement, et laisser à ses livres le déploiement de sa pensée riche, instruite et éminemment raisonnable.

Yvan Cliche

Jacques-Louis Colombani

CYBERESPACE ET TERRORISME

Presses de l'Université Laval, Québec, 2016, 143 p. ; 17,95 \$

Jacques-Louis Colombani est avocat et docteur en droit. Il est diplômé de l'Institut de criminologie et de droit pénal de Paris et a été enseignant à l'Université Paris XI pendant dix ans. De plus, il est spécialiste de la lutte contre la piraterie et la contrefaçon des œuvres de l'esprit.

Dans *Cyberespace et terrorisme*, il se prononce en faveur d'une réponse coordonnée entre les États afin de contrer la menace terroriste liée à Internet puisque « [l]es terroristes et autres criminels sont à la tête de réseaux internationaux et sont susceptibles de frapper partout ». C'est, dit-il, la meilleure façon de s'opposer aux fanatiques qui cherchent à semer le trouble, à exercer divers chantages et à provoquer le chaos, en se servant du Web.



Les djihadistes et autres terroristes utilisent le cyberespace à diverses fins. Pour eux, c'est un lieu de recrutement et de diffusion de propagande contre la démocratie, de même qu'un outil propre à susciter la peur et l'insécurité quant aux installations stratégiques – les centrales nucléaires, par exemple. Ils s'efforcent de provoquer diverses formes de dépendance afin de s'en servir pour contrôler des individus et de « soumettre les esprits les plus faibles ». Le cyberterrorisme vise également à détruire ou à corrompre les systèmes informatiques dans le but de déstabiliser les États.

Les États doivent intervenir, certes, pour s'opposer à cette menace, mais ils ne doivent pas verser dans la dérive totalitaire en suspendant ou en réduisant sensiblement les droits

des citoyens. Ce serait une défaite, puisque c'est justement ce genre de société autoritaire que rêvent d'instaurer nombre de terroristes. Le remède ne doit pas être équivalent au mal que l'on veut combattre.

Cet essai s'adresse plus aux spécialistes de la question qu'au grand public. De même qu'il traite plutôt du contexte français, faisant fréquemment référence à son système judiciaire et politique.

Un extrait est, cependant, particulièrement susceptible de susciter la controverse au Québec et au Canada : « Le discours subversif a opéré lorsqu'il arrive que la femme revêtue d'un voile intégral nargue, au nom de sa 'liberté d'expression', les autorités administratives d'un État tolérant ».

Gaétan Bélanger

Jean-François Crépeau

PASSION CHRONIQUE

Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 2016, 170 p. ; 21,95 \$

Il y a quarante ans que Jean-François Crépeau écrit des chroniques littéraires au *Canada français*, un hebdomadaire de Saint-Jean-sur-Richelieu. Dans cet essai paru dans la très pertinente collection « Écrire » des éditions Trois-Pistoles, le chroniqueur partage les grandes lignes de son parcours. C'est un ouvrage assez différent des autres publiés sous la même bannière : moins littéraire que plusieurs propositions, il se présente à la fois comme un parcours de vie et un guide pratique incluant trucs et anecdotes sur la vie de critique littéraire. Jean-François Crépeau nous décrit ses méthodes de lecture et de travail, nous présente son point de vue sur le livre numérique, nous explique pourquoi les chroniqueurs doivent se rendre dans les lancements, etc. Entre ces différentes considérations, on en apprend un peu sur sa vie personnelle, mais on retient surtout qu'il a été guidé toutes ces années par une franche passion pour la littérature québécoise.



Ceux qui travaillent dans le domaine apprendront peu de choses en parcourant ce livre. Les différents éléments, présentés un peu sous la forme de brèves, permettent de dresser le portrait d'un métier en pleine mutation, mais sans faire preuve d'une grande originalité de forme ou de fond. Certains propos avancés par l'auteur pourraient aussi faire débat, à commencer par l'idée que des services de presse peuvent compenser l'absence de rémunération ou encore que le succès des séances

de dédicace justifie l'importance des salons du livre. Certains journalistes et écrivains souhaiteraient sans doute argumenter autour de ces deux affirmations...

Mais c'est vraiment dans la deuxième moitié que le livre prend tout son souffle. Quand le chroniqueur nous offre un « abécédaire tronqué » où il présente quelques-uns des écrivains qui ont marqué son parcours de lecteur, on a le sentiment d'entendre davantage sa voix que dans les pages où il raconte son métier. Même chose pour les quelques chroniques qui, en fermeture d'ouvrage, nous font entendre le critique et sa passion contagieuse. Et cela n'a rien d'étonnant : Jean-François Crépeau est le premier à dire qu'il préfère écrire sur les autres que sur lui-même. Son enthousiasme augmente, et celui du lecteur aussi, quand il prête sa voix à sa passion.

Catherine Voyer-Léger

Françoise Deroy-Pineau

JEANNE MANCE

DE LANGRES À MONTRÉAL, LA PASSION DE SOIGNER

Fides, Montréal, 2016, 139 p. ; 9,95 \$

La journaliste et socio-historienne Françoise Deroy-Pineau trace de la pionnière en titre le portrait d'une héroïne déterminée qui ne fut jamais mariée ni jamais religieuse, qui devint la « première infirmière laïque en Canada » et qui est reconnue comme la cofondatrice de Montréal avec Paul de Chomedey de Maisonneuve. Elle met en même temps en scène non seulement des figures connues de l'histoire québécoise, comme Marguerite Bourgeoys, Marie de l'Incarnation, Jérôme Le Royer de La Dauversière, Lambert Closse, les riches bienfaitrices Marie-Madeleine de La Peltrie et Angélique de Bullion, les jésuites Charles et Jérôme Lalemant, Isaac Jogues, Paul Le Jeune... mais aussi des personnages dont la mémoire collective n'a que peu ou prou retenu l'existence : le clerc Nicolas Dolebeau, le jésuite Jean-Baptiste Saint-Jure, Pierre Chevrier (baron de Fancamp), les couples d'habitants Boudart-Mercier et Primat-Messier, attaqués par les Iroquois, le chirurgien Étienne Bouchard... On suit la pionnière, née à Langres en 1606, depuis son départ de sa ville natale, le 30 mai 1640, sous Louis XIII, jusqu'à sa mort à Montréal le 18 juin 1673, et même au-delà puisque son souvenir est encore vivant aujourd'hui (noms de rues, statue, tableaux, vitraux, timbres...).

Françoise Deroy-Pineau reconstitue le contexte historique de l'époque en évoquant les longues traversées de l'Atlantique, le difficile recrutement de religieuses, d'artisans, de colons et de filles à marier, la gestion de l'Hôtel-Dieu de Montréal, le constant danger amérindien, le harcèlement comptable de Monseigneur de Laval... L'auteure met régulièrement l'accent sur le féminisme religieux en France et en Nouvelle-France et se rapproche souvent plus de la romancière que de l'historienne